

JOSEPH MATEO RACONTE : PEPICO ET LES SIENS

Voici un extrait des mémoires de Pépico Matéo, le célèbre champion de tennis oranais, joueur de football émérite, évoquant les débuts d'un quartier d'Oran: Lamur et l'installation de son père en tant qu'artisan en monuments funéraires. (Voir par ailleurs nos notes de lectures.)

J'ai toujours apprécié le vocable d'artisan. Il comporte le préfixe "art" et c'est vraiment à un travail d'art que s'adonnait mon père et que j'admirais. Ce terme me subjuguait encore.

L'installation de l'atelier Matéo, à proximité du cimetière Tamashouet, était des plus rudimentaires et mon père y passait toutes ses journées. Le trajet aurait été trop long du lieu de travail au domicile situé au quartier d'Eckmühl à la sortie ouest d'Oran.

Le problème du repas de midi avait astucieusement été résolu par l'existence de Chapiteau. Ce brave Chapiteau était un chien mouton, de taille respectable, très attachant et qui portait dans sa gueule le repas de mon père enveloppé dans une serviette. Il accomplissait sa mission avec la joie que sait manifester un chien qui a conscience d'avoir plu à ses maîtres. Il traversait le vaste champ de manœuvres si aride au moment des fortes chaleurs.

Un jour, des amis de mon père s'avisèrent de lui faire une farce. L'amitié n'exclut pas certaines facéties et mon père avait l'esprit suffisamment large pour les admettre et, au besoin, les provoquer. Ces amis décidèrent donc de subtiliser le repas que, comme chaque jour, Chapiteau transportait avec toute la délicatesse acquise par une expérience déjà longue et la dignité inhérente à sa nature. Au beau milieu du champ de manœuvres, se voyant entouré de quelques bipèdes aux intentions douteuses, il posa délicatement son précieux chargement à même le sol, et fit front en grognant et montrant ses crocs impressionnants. Les agresseurs firent rapidement place nette et Chapiteau reprit entre ses mâchoires le nœud qui reliait les quatre coins de la serviette et termina sa mission quotidienne heureux du devoir accompli.

J'ai évoqué le lieu de travail de mon père en utilisant le terme atelier. En fait, il s'agissait d'une baraque en planches de 2 mètres de côté servant surtout de resseere et d'abri pour l'outillage, le travail s'effectuant au grand air sur les blocs de pierre déposés autour de cet abri. La baraque avait toutefois quelque chose d'inhabituel, elle était montée sur 4 roues car le terrain sur lequel s'étaient installés tous les artisans appartenait à l'autorité militaire et chacun pouvait être sommé de changer d'emplacement sans le moindre préavis.

La distance du domicile au lieu de travail était grande et regagner le gîte à chaque fin de journée souvent harassante entraînait un supplément de fatigue pour mon père. Mais le quartier Lamur, jouxtant le cimetière, n'offrait pas de grandes possibilités de se loger. Un entrepreneur de maçonnerie, ami de la famille, José Zapata, mit en chantier une maisonnette toute simple, comportant un rez-de-chaussée et un étage, sur un emplacement mitoyen du cimetière. Mon père décida ce brave homme à lui louer un logement n'imaginant pas que, 20 ans après, je deviendrais le gendre d'Emile Zapata, fils du précité.

Notre installation à Lamur se réalisa en 1909 et c'est de Lamur que nous quitterons en 1962, le cœur meurtri, ce beau pays qui était devenu notre patrie.

L'appartement était tout simple comme ce qui se faisait à l'époque. Nous occupions deux pièces et une cuisine à l'étage. Lorsque se réalisa l'installation j'avais juste un an. Mes deux sœurs fréquentaient l'école et, chose assez rare pour des filles, elles poursuivirent leurs études dans le cycle primaire supérieur et obtinrent toutes deux le brevet élémentaire, l'une en 1916, l'autre en 1917. Parallèlement elles suivirent des cours au Conservatoire Municipal d'Oran et leurs études furent consacrées par un premier prix de piano pour Marie, tandis qu'Ascension obtenait un premier prix de chant que lui remit, au milieu d'une assistance choisie, Camille Saint-Saëns dont je juge superflu de souligner la renommée. C'était en 1919.

À l'âge de trois ans, ma mère m'amenait au marché. Elle s'approvisionnait au Village Nègre et ce marché, le plus proche de chez nous, était tout de même assez éloigné, aussi c'est d'une main ferme que j'étais tenu pour que je ne puisse me soustraire à la vigilance maternelle. Cela se produisit pourtant, ayant senti ma main se libérer, je me suis écarté et, effrayé par cette foule bigarrée, hurlante, grouillante, de ce marché hétéroclite avec une disposition anarchique des éventaires constituant un véritable labyrinthe, je me suis affolé et, m'écartant davantage, perdis toute possibilité de contact avec ma mère. Que se passa-t-il dans ma petite cervelle, je n'en sais rien, toujours est-il que, soucieux de fuir ce lieu effrayant, je décidai de retrouver mon domicile et, bien que mes souvenirs de cette époque soient évidemment très flous, j'ai eu recours pour les reconstituer aux détails que j'avais énoncés à l'époque et qui m'ont été rapportés surabondamment par la suite.

J'ai pu me repérer en sortant de l'enceinte du marché en traversant une rue, déjà remarquée à l'aller, et qui débouchait sur le boulevard Joseph-Andrieu, de là, apercevant les portes du Village Nègre je suivis les rails du tramway et, sans mal, après avoir traversé le jardin d'essai, me trouvais en face de la maison familiale vers laquelle je courus à perdre haleine, tout rassuré de retrouver quelques camarades de mon âge avec lesquels je m'amusais chaque jour.

Pendant ce temps, jugez de l'état de ma mère. Affolée, elle m'a cherché partout, mobilisant les marchands et les femmes présentes qui, sans doute mères de famille aussi, pouvaient comprendre l'inquiétude d'une mère face à un tel drame.

En désespoir de cause, l'affaire fut soumise au commissariat de police du quartier et se termina à la maison où la police, devant la détresse de ma mère, avait décidé de la reconduire. Sa surprise fut grande et la joie à la mesure du dénouement. Je ne sais pas si, tout de même, je n'ai pas bénéficié d'une bonne raclée que je ne qualifierai pas de mémorable puisque je ne m'en souviens pas.

Octobre 1913 fut une date importante au seuil de ma vie d'adolescent. J'étais admis à l'école de Lamur et me souviens bien de Mme Padri, la directrice qui sut, devant l'affolement et le désespoir provoqués par le départ de ma mère qui m'avait accompagné, apaiser mon état en me gratifiant de quelques friandises qui eurent le don de me faire oublier la tristesse de mon isolement.

Après quelques jours passés avec les grands de l'école, la maternelle fut organisée et, moins complexé, je pus aborder les balbutiements de ma culture et sceller les premières amitiés lamuriennes pour lesquelles j'ai conservé le culte et le souvenir attendrissant, au-delà des événements quels qu'ils aient été.

Le village Lamur, à l'époque, était bien un village séparé de la ville par un glacis constitué à la partie Sud du Plateau Saint Michel et Delmonte. Il était composé de quelques maisons clairsemées et plantées, sans plan d'urbanisme apparent. Le quartier était habité par une population mixte peu dense mais très bruyante, la proportion d'indigènes et d'Européens étant d'égale importance. Au fond du village existait le domaine des Lamur que nous estimions être les châtelains des lieux.

Le 2 août 1914 éclata la guerre, alors qu'un an auparavant, ma famille s'était enrichie d'une troisième sœur, Antoinette.

Mes deux oncles et mon père furent mobilisés et affectés à la territoriale. Ils n'étaient pas de la première jeunesse. Mon père, qui approchait de la cinquantaine et eu égard aux charges de famille qu'il assumait, fut démobilisé en 1915 et retrouva avec soulagement sa baraque-atelier car la manne ne tombait pas toute seule et ne pouvait être que le fruit du travail qu'il pouvait accomplir.

J'ai signalé au début de mes souvenirs que le terrain jouxtant le cimetière sur lequel étaient installés les artisans en monuments funéraires était propriété de l'armée. Le Génie en avait l'exploitation et ce n'est pas sans amertume que j'évo-

que les tracasseries dont furent victimes à l'époque, ces artisans par le fait d'un capitaine que je ne nommerai pas, par déférence pour sa descendance, et qui manifestait son autorité sans motif valable en faisant, en fonction de son humeur capricieuse, déplacer les baraques. Déplacer une baraque n'était pas chose aisée, mais la manipulation des blocs de pierre blanche exigeait de gros efforts, très fatigants, au point que mon père était hanté par l'idée d'avoir, chaque lendemain, à subir les caprices de cet officier que je ne qualifierai pas d'inhumain ce qui serait excessif, mais d'inintelligent, ce qui me semble bien refléter la réalité.

Heureusement, deux années plus tard, la Ville d'Oran, tenue par la force des choses d'agrandir le cimetière, fit l'acquisition des terrains militaires et loua aux artisans déjà installés les emplacements nécessaires à leur activité. Les lots étaient d'environ cent mètres carrés et chacun put édifier son atelier en planches certes, mais en abandonnant les roues auxquelles s'attachaient de si mauvais souvenirs.

Mon temps se passait entre l'école, l'atelier du chef de famille dont j'aimais l'atmosphère, et surtout en rencontres de football disputées entre deux clans formés à l'école.

Il y avait d'un côté le clan d'Augustin Gutierrez, avec une faune d'origine européenne, et de l'autre le clan de Pépico Matéo à dominante indigène. Ne voyez nullement dans ce terme une intention méprisante ou malveillante, ce terme était celui utilisé dans les actes de l'Administration et banalisé dans le langage sans qu'il soit considéré comme péjoratif. Pour en revenir aux équipiers de mon clan, sachez qu'ils avaient nom Chadly, Bencenoussi, Boudejellal, Andalousie, Filali, Sadock, Djilali et j'en oublie. Certains ont fait une honorable carrière à l'Union Sportive Musulmane (USMO) et étaient mes condisciples et amis à l'école de Lamur avec quelques Européens de mon clan tels Lopez, Terol, Ferrando...

Les parties se déroulaient à la sortie de la classe, au "Campico", espace situé entre la rue du cimetière et le boulevard de ceinture, bordé de grands eucalyptus à l'ombre parcimonieuse et qui devait devenir plus tard le stade du Gallia Club Oranais.

En guise de ballon, outil essentiel, nous confectionnions à l'aide de chiffons une sphère approximative allergique à tout rebond ou, lorsque les circonstances nous avaient été favorables, utilisions une balle de tennis réformée ou perdue, qui nous permettait d'affiner notre technique encore embryonnaire.

Nous réussîmes pourtant à faire l'acquisition d'un ballon en caoutchouc. La collecte effectuée entre nous nous avait saigné à blanc mais nous permit d'être à la tête d'un capital de 20 francs. Le ballon fut acheté chez Bissonet, boulevard Seguin, pour 18 francs, et avec cet objet si convoité, les choses sérieuses allaient commencer.

Je me chargeai moi-même de l'uniformité de notre présentation en préparant, dans une casserole, une teinture verte dans laquelle nos tricots de peau furent trempés. Je considérais le résultat comme une grande réussite et n'en étais pas peu fier, estimant que l'ensemble dégageait une réelle harmonie.

La couleur verte m'avait été inspirée par le voisinage des joueurs du Gallia qui avaient leur local face à ma demeure, dans la maison Pilatat, et qui opéraient en maillot vert.

Chaque dimanche, mes petits camarades et moi aidions les grands à transporter les poteaux et tous les accessoires nécessaires à la préparation du terrain pour l'une des nombreuses rencontres qui avaient lieu en même temps sur le vaste champ de manœuvres qui pouvait contenir plusieurs plans de jeu. Ces rencontres étaient toutes officielles, soit qu'il s'agisse d'un challenge, d'une coupe ou d'un tournoi. Des mécènes ou des commerçants sensibles à la publicité dotaient ces rencontres suivies par un public parfois stoïque sous la pluie, car rien n'empêchait le déroulement d'une rencontre qui se jouait avec acharnement jusqu'au bout.

Il est évident que ce sport que j'ai longuement pratiqué et auquel je me suis généreusement donné, a évolué considérablement du sommet à la base. Il est structuré de telle sorte que tout pratiquant en herbe a la possibilité d'être jaugé, analysé, et si des qualités exceptionnelles sont décelées chez lui, il est aussitôt pris en charge en vue de l'épanouissement de ces qualités et il n'est pas rare qu'il devienne un compétiteur de haut niveau.

On déplore que certaines rencontres soient des corridas où l'engagement physique est dominant. C'était aussi vrai auparavant et même plus généralisé et ce n'est pas sans une certaine confusion que je reconnais avoir été considéré comme une terreur, cette réputation ayant rapidement dépassé même les limites du champ de manœuvres.

Je fréquentais assidûment aussi l'atelier familial et m'initiais par inclination à tous les volets de la profession en me familiarisant avec le travail du graveur, du tailleur de pierre et même du sculpteur. J'ai réalisé tout enfant un petit livre en marbre de 10 centimètres environ, dédié à ma mère.

Si je mettais beaucoup d'application et même de la passion pour assimiler le métier qui allait devenir le mien, je ne négligeais pas pour autant ma soif de distractions et ne luttais pas contre l'attirance qu'exerçait en moi le cinéma naissant. Je fréquentais surtout l'Idéal Pavillon, construit en bois et installé sur l'emplacement qui devait être par la suite celui de la Banque de l'Algérie. Pour cinq sous de l'époque l'on y avait accès et le jeudi un demi-tarif était perçu.

C'était évidemment l'époque du muet. Les films l'étaient certes, mais pas l'assistance, car l'apparition sur l'écran d'un titre de film attendu ou d'une vedette particulièrement aimée entraînait un vacarme assourdissant.

Il y avait des films à épisodes. Nous les aimions beaucoup car chaque épisode se terminait sur une action comportant un danger pour l'héroïne adulée ou le héros sympathique et nous laissait haletants, inquiets, le dénouement ne pouvant être connu que la semaine suivante. Quelle angoisse ! et comme l'on dit maintenant quel suspens !!

Nos idoles ? Charlot évidemment, mais aussi Douglas Fairbanks, Rio Jim, Tom Mix et tant d'autres qu'il serait trop long d'énumérer.

Nous descendions chaque semaine de Lamur en groupe pour assister à la séance de cinéma et pendant ce temps la guerre durait et l'on regardait passant par le chemin de ceinture pour gagner le port, les troupiers qui devaient rejoindre le front. Sur la fin c'était surtout les Sénégalais que l'on dénonçait et ce qui nous intriguait était la cohorte des femmes sénégalaises qui suivaient les combattants en partance.

Nous étions en classe ce jour du 11 novembre 1918. En première, le directeur de l'école de Lamur, M. Garraud qui, tout en exerçant son métier, faisait partie de la territoriale du 2^e Zouaves, arrêta brusquement son cours vers onze heures et, nous faisant lever, les yeux embués et des sanglots dans la voix, nous fit crier, hurler trois fois : Vive la France ! Nous comprîmes que quelque chose de considérable venait de se produire qui nous gonflait le cœur de joie. M. Garraud nous attribua quelques jours de congé.

Je fus décoré par ma mère d'un large ruban tricolore, comme nombre de mes camarades, et je l'ai arboré pendant plusieurs jours soit en écharpe, soit en sautoir, convaincu d'apporter ainsi ma contribution au formidable événement que fut le 11 Novembre 1918.

Comme pour tous les jeunes Européens du quartier, l'éducation religieuse n'était pas négligée et les cours de catéchisme nous étaient prodigués par les Sœurs Trinitaires espagnoles qui avaient depuis bien longtemps installé leur communauté au village de Lamur, rue du Petit Lac Salé. Il nous était donné à tour de rôle de servir la messe en qualité d'enfant de chœur et, au printemps de 1919, mes connaissances religieuses et ma croyance ayant été appréciées, je fus admis à recevoir solennellement l'hostie de la première communion que je reçus avec toute l'émotion ardente que procure une foi solidement ancrée dans mon âme juvénile.

Il était de tradition, après avoir été admis à confirmer sa vocation de chrétien par le sacrement de la communion solennelle, de faire une visite à la famille et aux amis, les garçons vêtus soit du costume marin très répandu, soit d'un pantalon long avec une chemisette soyeuse à jabot de dentelle, soit même en smoking, avec signe distinctif le brassard blanc symbole de la pureté de nos âmes, les filles tout de blanc vêtues avec un voile à l'image des jeunes mariées, avec en plus l'aumônière au nom prédestiné qui devra contenir la collecte de pièces de monnaie ou de billets de un franc voire de cinq francs, dont le total inspirait de séduisants projets de dépenses.

Pour ce qui me concerne, ce fut ma sœur Ascension qui eut la charge de me chaperonner. Cela dura une semaine et, outre la manne collectée dont les pièces tintaient joyeusement dans mes poches, je fus gavé de friandises.

Une fois ces formalités accomplies, les exigences sportives reprurent le dessus et, après entente réalisée avec mon antagoniste et néanmoins ami Augustin Gutierrez, une sélection fut arrêtée composée des joueurs les meilleurs selon notre appréciation, des deux équipes rivales.

Il y eut des rencontres très animées avec les jeunes formations des autres faubourgs d'Oran, Eckmühl, Saint-Antoine, Marine, Delmonte, Saint-Eugène et même avec celle du village, tout proche, de La Sénia. Les déplacements s'effectuaient à pied et il n'était pas rare de voir les affrontements se terminer en bagarre généralisée. Ce n'est pas sans orgueil que chacun exhibait un genou meurtri ou un œil tout auréolé de bleu que le langage populaire qualifie de beurre noir.

Il faut convenir qu'avec de telles dépenses physiques notre appétit décuplait et que l'odeur tiède du pain frais qui se dégageait du fournil des deux boulangeries du village nous attirait tous. Alvarez, l'un des boulangers, produisait du pain français alors que l'autre, Martinez, nous attirait davantage par sa

fougasse et son pain espagnol dit "casero".

Trois fils donnaient une vie intense à cette famille. Martínez : le benjamin, de notre génération, avait une particularité qui nous amusait bien. Il vouait une profonde admiration à Tom Mix. Il ne manquait jamais de voir un film de cet acteur où qu'il soit projeté. Il s'était identifié à lui au point de se vêtir de la même manière. Etant utilisé par ses parents pour livrer le pain en porté à porté, il accomplissait sa tâche avec allégresse : vêtu comme un parfait cow-boy, éperonné, chapeauté et nanti de deux pistolets factices qu'il braquait avec une dextérité certaine à force d'entraînement, au nez des passants pour la plupart débonnaires et pleins d'indulgence. Le diminutif, Tony dont l'avaient doté ses parents disparut rapidement et, pour mes congénères et moi-même, il devint Tom Mix et, tenez-vous bien, il l'est resté.

Il s'est installé à Tours après l'exode de 1962, et j'ai eu la joie, ayant perdu sa trace, de recevoir un jour une missive signée Tom Mix. Nos échanges épistolaires épisodiques continuent et chacune de ses lettres comporte la signature du chevaleresque héros de notre jeunesse. Je trouve ce comportement étonnant de fraîcheur, avec plus de soixante ans de distance, en dépit des douloureuses épreuves subies par chacun. C'en est vraiment attendrissant!